

## Livres

---

Numéro 802, mai-juin 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90564ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(2019). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (802), 45–48.

SERGE BOUCHARD  
ET MARIE-CHRISTINE LÉVESQUE

**Le peuple rieur**  
*Hommage à mes amis innus*  
Montréal, Lux, 2018, 316 p.

**L**e parcours littéraire de Serge Bouchard est long et riche, depuis ses premières chroniques avec son collègue Bernard Arcand, trop tôt décédé (*Quinze lieux communs*), jusqu'à ses derniers ouvrages, *C'était au temps des mammouths laineux* et *Les yeux tristes de mon camion*, opus qui lui a valu le prix littéraire du Gouverneur général, en 2017.

Bouchard allie la finesse de l'observation de l'anthropologue à l'art subtil du raconteur, avec toujours une pointe d'ironie, une admiration pour les gens humbles, une colère contre le système et parfois, dans sa faconde, un élan épique. Chez lui l'ordinaire sort de l'ordinaire. *Le peuple rieur*, écrit en collaboration avec sa collègue et compagne de vie, l'historienne Marie-Christine Lévesque (avec qui il a écrit deux livres sur *De remarquables oubliés* de notre histoire), raconte essentiellement l'expérience de l'auteur avec le peuple innu dont le territoire s'étend au nord-est du Saint-Laurent.

À sa première visite en 1970, Serge Bouchard, jeune anthropologue accueilli dans une famille innue (Michel Mollen et son épouse Adèle), est littéralement dévoré par les mouches noires. Quand sa femme vient le visiter, il a passé quatre mois sans se laver – ou si peu. Elle le traîne à la rivière et le nettoie de fond en comble. Ils se croyaient seuls « mais bientôt des rires se firent entendre, des rires étouffés, au creux de la forêt, comme si les épinettes chuchotaient entre elles. En fait, une bonne partie des femmes du village nous avaient suivis. Cachées dans le bois, elles assistaient à ce spectacle hautement comique: une femme de la ville décroutant minutieusement son anthropologue comme si elle avait affaire à un artefact! » (p. 72-73)

Le livre raconte ainsi la vie du peuple innu, son histoire, ses drames, sa résilience, son humeur. Il décrit la vie quotidienne, la chasse, la pêche, le commerce des fourrures, les déplacements sur le territoire, les bateaux, les pensionnats. Cela peut sembler anecdotique, mais en filigrane, c'est une fresque tragique couplée à un hymne d'amour qui s'offre à nous!

« Ils seront là demain, les Innus. Et moi qui fus un ami, un porte-parole, un farouche défenseur pendant un demi-siècle [...] je termine à présent ma course. Kanishtut [le nom innu de Serge Bouchard] s'assoit parmi les aînés, il regarde vers la mer, il regarde vers la terre, il contemple l'immensité des rêves ancestraux, au beau milieu d'un cercle habité par l'esprit de tous les animaux et par les images de demain. Les jeunes ont bien en main le bâton de parole, ils sauront s'en servir » (p. 299).

L'auteur signe son essai le 27 juillet 2017, jour de son 70<sup>e</sup> anniversaire. Signifie-t-il par ce geste qu'il considère ce texte comme son testament spirituel? Peut-être. En tout cas, le raconteur hors pair qu'est Serge Bouchard m'a semblé donner à son récit une forme plus fouillée, plus réflexive que d'habitude. Mais il se peut bien que ce soit-là la touche de Marie-Christine Lévesque, coauteure, car les essais de Bouchard, ces dernières années, ont tous été fortement marqués par celle qu'il décrit comme « l'oiseau-mouche sur le

museau d'un ours ». La biographie courte mais rigoureuse qui conclut l'ouvrage montre bien la solidité du travail. La question autochtone est de plus en plus à l'ordre du jour dans la société québécoise. Ce livre contribuera à faire tomber bien des préjugés et à nous faire cheminer vers plus d'humilité.

**André Beauchamp**

FRANCIS BOUCHER

**La grande déception**  
*Dialogue avec les exclus de l'indépendance*

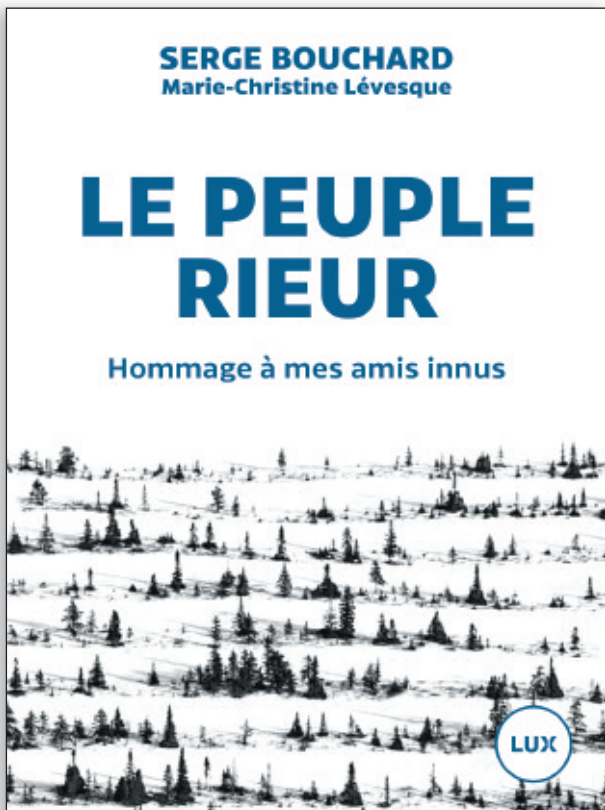
Préface de Jean Dorion

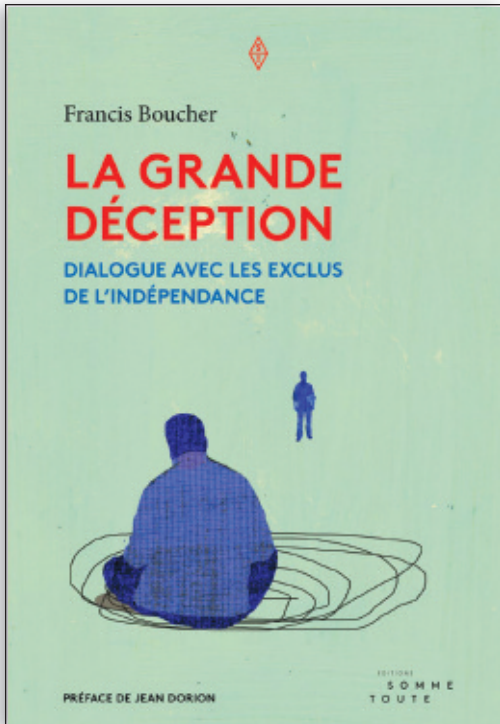
Montréal, Somme Toute, 2018, 141 p.

**L**a diversité des vagues d'immigration des 40 dernières années a profondément changé le paysage sociopolitique du Québec, et ce, de manière irréversible. Pourtant, le mouvement indépendantiste – du moins le courant dominant incarné par le Parti québécois – semble figé dans sa propre dimension, un microcosme factice dans lequel triomphent actuellement le repli identitaire et la promotion d'un projet de pays dont les fondations reposent désormais sur des éléments qui nous rappellent les pires aspects d'un duplessisme dans lequel le péril rouge (la peur du communisme) prend un teint plutôt vert (la peur de l'islam). C'est dans cette mouvance qu'est mort-né le projet de « Charte des valeurs » québécoises, qui s'est réincarné, sous le gouvernement de François Legault, en projet de test des valeurs pour nouveaux arrivants.

Ébranlé dans ses convictions par l'épisode de la Charte, le militant indépendantiste Francis Boucher s'est donc penché sur une question laissée de côté par le courant souverainiste dominant: que pensent les gens issus de l'immigration et des peuples autochtones de ce projet d'indépendance du Québec?

Avec *La grande déception*, Boucher joint sa voix à celle d'essayistes tels Éric Martin (*Un pays en commun*, Écosociété, 2017) et Simon-Pierre Savard-Tremblay (*Le souverainisme de province*, Boréal, 2014) qui cherchent à renouveler la pensée indépendantiste, l'un dans une perspective de gauche, l'autre sous l'angle d'un nationalisme économique. Ils s'inscrivent dans une





démarche qui tente de retourner aux sources et de remettre des écrits tels ceux d'André d'Allemagne et des «trois Pierre» (Vallières, Vadeboncoeur, Bourgault) au goût du jour.

À mi-chemin entre l'enquête et l'essai, le livre de Boucher s'intéresse à la question de la diversité culturelle qui serait, selon le courant nationaliste-conservateur, un obstacle au projet de souveraineté du Québec. Plutôt que d'y aller de suppositions à partir de son bureau, l'auteur se rend sur le terrain pour aborder la question de l'indépendance avec une quinzaine d'interlocuteurs provenant de différents milieux sociaux et culturels. Les propos illustrent la diversité des origines de ces hommes et de ces femmes qui se considèrent Québécois et Québécoises à juste titre, mais qui partagent une inquiétude qui n'a rien de rassurant pour le mouvement souverainiste. Ils expriment en effet leur sentiment d'avoir été échaudés par le projet de Charte des valeurs et par la résurgence d'un nationalisme ethnique qui alimente l'émergence de groupes politiques d'extrême droite. C'est aussi de manière unanime qu'ils et elles partagent leurs souvenirs du discours de défaite de Jacques Parizeau à l'issue du référendum de 1995, décrivant les paroles de l'ancien premier ministre au mieux comme une déception, au pire comme une trahison.

«Nous sommes cent peuples venus de loin pour vous dire que vous n'êtes pas seuls», écrivait en 1989 l'auteur italo-québécois Marco Micone dans son poème *Speak what*.

Un vers qui, cité en avant-propos, donne le ton à cet ouvrage qui, même si son auteur rejette les étiquettes de «pamphlet» et de «procès», demeure tout de même un essai critique du mouvement souverainiste à travers l'argumentaire qui se dégage naturellement des propos des intervenantes et intervenants. Boucher, par le truchement des nombreuses entrevues qu'il a conduites, en appelle à l'unité des indépendantistes, tous credo culturels confondus.

*La Grande déception*, finalement, se veut le cri du cœur d'un militant indépendantiste écorché qui tend une branche d'olivier à ses concitoyens issus des communautés culturelles minoritaires, avec qui il partage une amertume tout en se refusant au cynisme et à la signature de l'arrêt de mort du projet d'indépendance du Québec.

**Martin Forgues**

DAVID GRAEBER

## *Bullshit Jobs*

Traduit de l'anglais par Élise Roy

Paris, Les Liens qui Libèrent, 2018, 416 p.

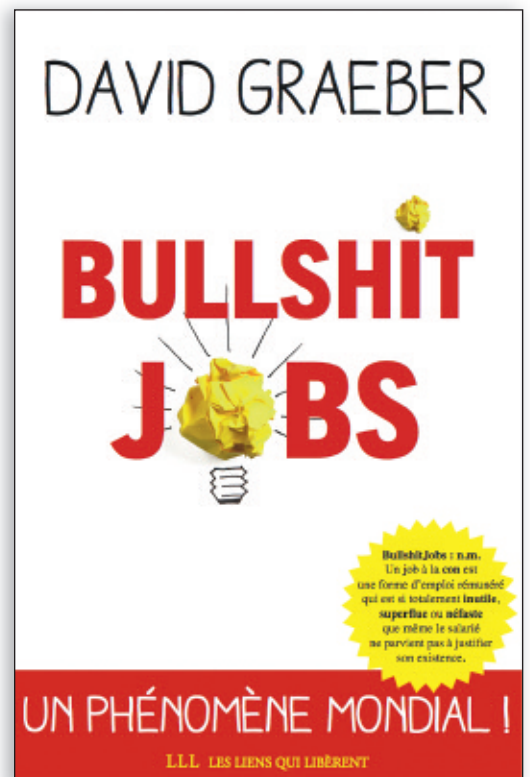
**D**avid Graeber, auteur prolifique et professeur d'anthropologie à la prestigieuse London School of Economics, est maintenant largement connu comme l'un des intellectuels les plus en vue de sa génération. Seulement trois ans après la parution de son dernier livre, *Bureaucratie, l'utopie des règles*, l'auteur publie *Bullshit Jobs*, prolongeant son exploration anthropologique des institutions occidentales, cette fois dans le monde du travail. Toutefois, l'origine de ce dernier ouvrage est particulière. En 2013, Graeber publiait un court essai sur le site Web de la revue britannique *Strike!*, qui sera traduit peu après en français par le magazine *Slate*. «Sur le phénomène des jobs à la con» pose ainsi le problème de l'inutilité profonde d'une variété d'emplois dans les sociétés contemporaines et les raisons de leur constante prolifération. L'article fut viral et Graeber se mit à recevoir, par courriel, des témoignages d'employés de bureau, de financiers ou d'administrateurs de partout dans le monde, étalant avec moult détails la futilité de leur travail.

Qu'est-ce que des «jobs à la con» (qui traduit l'expression anglaise *bullshit jobs* conservée pour le titre)? Selon la définition de l'auteur, ce sont «des tâches que leur

titulaire juge inutiles, superflues, voire néfastes. Ces jobs se caractérisent aussi par le fait que leur disparition ne ferait absolument aucune différence. Et, surtout, ceux qui les occupent eux-mêmes pensent qu'ils ne méritent pas d'exister» (p. 31).

En classant et en analysant l'importante quantité de témoignages qu'il a reçus, Graeber distingue cinq grands types de jobs à la con : les larbins, les porte-flingue, les rafistoleurs, les cocheurs de cases et les petits chefs. Ces types d'emploi, bien que différents, ont notamment en commun le rôle de justifier l'existence d'échelons hiérarchiques sans utilité patente ou celui de façonner l'image d'une entreprise donnée. Lorsque ces employés critiquent le fait qu'ils ne font pas grand-chose, on leur demande immanquablement, de manière plus ou moins formelle, «de faire semblant de bosser» (p. 167).

Pour l'auteur, l'existence massive de ces «jobs à la con» prouverait, en soi, l'inefficacité du néolibéralisme. En effet, la droite ressassait inlassablement son argument selon lequel le secteur public n'est bon qu'à produire de l'inefficacité, qu'il engendre une perte de valeur massive en raison de sa lourdeur bureaucratique et que le privé demeure la meilleure solution pour allouer efficacement les ressources. Mais l'étude de Graeber prouve que ce problème est loin d'être l'apanage du secteur public et se retrouve abon-



GEORGE ORWELL

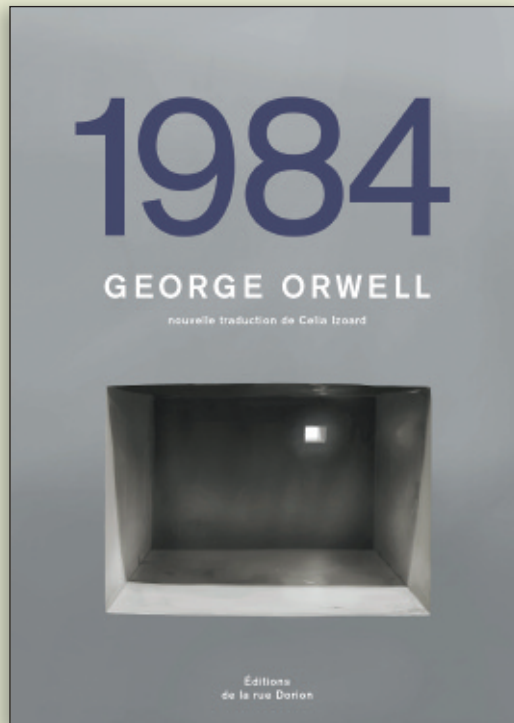
## 1984

Traduction de l'anglais et postface  
de Celia Izoard

Montréal, Éd. de la rue Dorion,  
2019

www.ruedorion.ca

« Sur le télécran, l'avalanche de statistiques fabuleuses déferlait. Comparativement à l'année précédente, il y avait plus de nourriture, plus de vêtements, plus de logements, plus de meubles, plus de marmites, plus de fuel, plus de bateaux, plus d'hélicoptères, plus de livres, plus de bébés – plus de tout, en dehors des malades, des criminels et des psychotiques. D'année en année, de minute en minute, tout semblait filer à toute allure vers les sommets. Comme Syme venait de le faire, Winston avait pris sa cuiller et barbotait dans la sauce pâle qui avait bavé sur la table, étirant une longue strie pour en faire un dessin. Il méditait avec amertume sur la texture matérielle de la vie. Les choses avaient-elles toujours été ainsi? La nourriture avait-elle toujours eu ce goût? Il parcourut le réfectoire du regard. Une salle archipleine aux plafonds bas, aux murs rendus crasseux par le contact d'innombrables corps; des tables et des chaises métalliques cabossées, si proches les unes des autres qu'on se gênait aux coudes; cuillers tordues,



plateaux ébréchés, grossiers mugs blancs; de la graisse sur toutes les surfaces, de la crasse dans toutes les fentes; et une odeur aigrelette où se mêlaient le mauvais gin, le mauvais café, le ragoût ferrugineux et le linge sale. Toujours, dans l'estomac ou sur la peau, vous ressentiez une sorte de révolte, le sentiment d'avoir été floué de quelque chose à

quoi vous aviez droit. Certes, Winston ne se rappelait pas avoir connu une situation très différente. À toutes les époques dont il gardait un souvenir précis, il n'y avait jamais eu tout à fait assez à manger, les chaussettes et les sous-vêtements étaient forcément pleins de trous, les meubles avaient toujours été cabossés et bancals, les pièces mal chauffées, les rames de métro bondées, les maisons délabrées, le pain noir, le thé introuvable, le café infect, les cigarettes insuffisantes – rien en abondance et à prix abordable, sauf le gin synthétique. Et même si, évidemment, on en souffrait plus en vieillissant, n'était-ce pas le signe que l'ordre naturel des choses était vicié si l'on avait le cœur retourné par l'inconfort, la saleté et la pénurie, les hivers interminables, les chaussettes poisseuses de crasse, les ascenseurs toujours en panne, l'eau

froide, le savon râpeux, les cigarettes qui partaient en poussière, les aliments frelatés aux arrière-goûts inquiétants? Comment pouvait-on avoir la sensation que c'était intolérable, sinon parce qu'on gardait comme le souvenir ancestral d'un monde différent? »

PREMIÈRE PARTIE, CHAPITRE 5, P. 102-104

damment dans le privé. De toute manière, il est difficile de distinguer précisément ces deux domaines, tant ils sont imbriqués par le biais de la sous-traitance et des multiples réformes des 30 dernières années. Graeber cherche ainsi à prouver que le néolibéralisme, loin d'être un projet économique – ne fonctionnant visiblement pas – est plutôt un projet politique et moral. Face à l'ampleur du phénomène, pourquoi ne fait-on rien pour stopper « ce gaspillage humain », se demande-t-il? Graeber nous rappelle que l'injonction au travail constant est récente historiquement et qu'elle trouve ses racines dans l'esclavage. Mieux valait occuper les esclaves à des tâches sans importance durant les temps morts que de les laisser s'organiser et se révolter. À l'âge d'or du secteur tertiaire, la fonction du management contemporain pourrait donc être la même: maintenir les salariés « actifs » et donc contraints. L'endettement jouerait un rôle similaire.

Bref, ce livre est une chronique de l'absurde dans laquelle la réalité dépasse la fiction, une ethnographie de la « violence spirituelle » (p. 113) qui afflige les cadres intermédiaires, notamment. Dans les nombreux témoignages, la détresse psychologique des travailleurs, palpable, côtoie leur irrévérence et leur désir d'émancipation. Il s'agit d'un ouvrage rafraîchissant, autant politiquement qu'humainement. Il permet de ridiculiser l'ensemble des chantres du néolibéralisme et leur foi aveugle dans l'efficacité du privé, en démontrant par des faits empiriques que le capitalisme échoue à remplir sa principale promesse, soit l'allocation optimale des ressources. Si l'on veut se débarrasser de ce système, il faudra d'abord et avant tout s'attaquer à ce que Graeber nomme la « féodalité managériale » (p. 345).

Un bémol, la traduction française souffre de quelques lourdeurs syntaxiques. En voulant trop conserver le ton léger et humoristique de Graeber et les jurons présents dans

les témoignages, on se retrouve avec un texte qui sonne parfois faux, engourdi de superlatifs mal placés. La force du propos fait toutefois rapidement oublier ce léger défaut.

**Julien Simard**

LEANNE BETASAMOSAKE SIMPSON

## Danser sur le dos de notre tortue

*La nouvelle émergence  
des Nishnaabeg*

Traduit de l'anglais par  
Anne-Marie Regimbald

Montréal, Varia, 2018, 216 p.

**L**a grand-mère de l'auteure, sa *nokomis*, ne pouvait croire que ses petits-enfants puissent être fiers d'eux-mêmes, que, pour eux, « c'était correct d'être indiens ». Entre le



passé de cette octogénaire et la résurgence identitaire nishnaabe actuelle – le peuple nishnaabe inclut les nations Chippewa, Michi Saagiig (Mississauga), Odawa (Ottawa), Ojibwée, Omamiwinini (Algonquique), Potawatomi et Saulteaux – il y a un abîme de douleurs, d’oppression et de violences physique, morale, culturelle et spirituelle creusé par l’empreinte « civilisatrice » des Blancs. Et pourtant, une résistance et un désir de survivance tenaces ont su perdurer dans le cœur des Autochtones. C’est à cette source enfouie dans les récits et les traditions que puisent dorénavant les nouvelles générations pour « renaître ».

Ainsi, cet essai de Leanne Betasamosake Simpson est un puissant appel à découvrir les multiples dimensions de la culture nishnaabe, par la mise en valeur des langues d’origine, des récits fondateurs, des modes de vie, des

concepts, des visions du monde, des traditions, des valeurs et de la spiritualité, éléments dont le livre fait largement état de façon captivante.

Si l’auteure dénonce les affres du colonialisme, son objectif n’est pas tant de contester le passé que de contribuer à décoloniser les esprits, ceux des Nishnaabeg eux-mêmes, mais aussi ceux des colonisateurs – entendre par là la société et l’État canadiens. Elle pose une condition, cependant : que les Nishnaabeg s’engagent dans un processus d’autodétermination actif à partir de l’intérieur de leur culture, à leur rythme et selon leurs façons de faire et de voir, sans attendre quoi que ce soit de la société dominante. Plus qu’un processus de réconciliation pour panser les plaies des victimes et donner bonne conscience à la société et à l’État, il s’agit, pour eux, de s’engager personnellement et collectivement dans l’affirmation identitaire et la réappropriation de leur culture afin de prévenir toute forme de soumission coloniale ou d’assimilation (« *zhaaganashiiyaadizi* »).

On peut dire, paraphrasant Marshall McLuhan, que ce livre est ce message : il incarne cette réappropriation culturelle à laquelle il appelle. L’emploi fréquent de termes en langue nishnaabe, par exemple, force la lectrice ou le lecteur allochtone à se référer aux notes en bas de page ou en fin d’ouvrage, ce qui rend la lecture parfois ardue, mais oblige à sortir de son cadre de référence habituel. Les Nishnaabeg y trouvent cependant leur compte et leur fierté ! Les traductions fournies dévoilent la portée holistique des concepts véhiculés par les mots qui, chargés de sens, de références culturelles et porteurs d’une vision du monde ancestrale, induisent des attitudes et une éthique spéci-

figues. Le chapitre sept sur l’éducation des enfants est particulièrement révélateur de cette appréhension globale de la réalité, de cet art de vivre nishnaabe dans lequel tout est interrelié.

La réappropriation par l’auteure de sa culture s’observe aussi dans l’attention qu’elle porte aux enseignements des aînés et des experts issus de la communauté, femmes et hommes auxquels elle se réfère, identifiant avec minutie le lieu et le moment de leur rencontre ou l’ouvrage cité. Il s’agit, certes, de faire preuve de rigueur intellectuelle, comme l’exige le travail universitaire dont l’auteure maîtrise parfaitement les paramètres – la pertinence de son argumentaire et la clarté de son propos l’indiquent. Mais il s’agit aussi – et peut-être surtout, pour elle – d’honorer l’héritage de la communauté dont elle est issue et vis-à-vis de laquelle elle se sait redevable, même quand elle ne partage pas l’avis des personnes interviewées ou citées.

Ce livre s’adresse aux Nishnaabeg eux-mêmes, invités à emprunter courageusement le long parcours de la résurgence et de l’autodétermination et à se tenir debout fièrement. Pour y parvenir, l’auteure minimise parfois les faiblesses de sa culture, en mettant surtout de l’avant les terribles crimes de la société dominante. Mais l’essentiel n’est pas là : le livre s’adresse à toute personne intéressée à comprendre, de l’intérieur, les Nishnaabeg. Comme si, au-delà des conditionnements culturels subis par les uns et des préjugés entretenus par les autres, on pouvait espérer amorcer un dialogue d’égal à égal entre Autochtones et allochtones. Un livre à lire et à ruminer... patiemment, en acceptant d’être déstabilisé, voire bouleversé.

**Christine Cadrin-Pelletier**

**LE PRÉCURSEUR**  
 VOTRE ACTUALITÉ MISSIONNAIRE DEPUIS 1920  
 PUBLIÉE PAR LES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION  
 10\$ PAR AN  
 ABONNEMENT NUMÉRIQUE  
 www.pressemic.org